Se représenter par l'histoire : les *Commentaires* de César

Olivier Devillers

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/881>

DOI : 10.4000/elh.881

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 21 mai 2010

Pagination : 123-132

ISBN : 978-2-35698-002-1

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Olivier Devillers, « Se représenter par l'histoire : les *Commentaires* de César », *Écrire l'histoire* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 21 mai 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/881> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.881>

Se représenter par l'histoire : les *Commentaires* de César

DANS L'HISTORIOGRAPHIE ANTIQUE, les *Commentaires* de César – sur la guerre des Gaules (sept livres), sur la guerre civile (trois livres, selon toute vraisemblance inachevés) – constituent un cas singulier. En effet, César est le principal acteur des événements qu'il raconte et, en ce sens, nous pourrions qualifier ses ouvrages d'autobiographies, ce que, du reste, les Anciens ne différenciaient guère, en termes de structure et de sélection de la matière, des biographies¹. Pourtant, les titres qui leur ont été traditionnellement donnés, *Bellum Gallicum* et *Bellum Civile*, indiquent qu'ils ont été spontanément rattachés à un autre genre : la monographie, écrit consacré à l'exposé d'un événement en particulier. Le premier à Rome à avoir pratiqué celle-ci aurait été Coelius Antipater,

auteur d'un *Bellum Punicum* retraçant la deuxième guerre punique, qui ne nous est parvenu qu'à travers quelques fragments². Une telle approche du passé était recommandée par Cicéron³, convaincu par ailleurs de l'impact des initiatives individuelles sur le cours des destinées collectives. Elle est illustrée surtout par le *De Coniuratione Catilinae* et le *De Bello Iugurthino* de Salluste. Les titres de ces deux œuvres renvoient à des personnages marquants : l'agitateur politique Catilina et le roi numide Jugurtha. Pour ce qui est de César, Hirtius, qui fut son « Las Cases », se réfère à ses écrits en parlant de *C. Iuli Caesaris commentarii rerum gestarum*. Certes, le terme *commentarius*, entendu parfois comme un recueil de notes préparatoires, n'est pas totalement étranger à ce que nous appelle-

1. Sur l'autobiographie dans l'Antiquité, voir l'ouvrage classique de Georg Misch, *Geschichte der Autobiographie*, t. I : *Das Allertum*, Leipzig, Teubner, 1907, spéc. trad. angl. *A History of Autobiography in Antiquity (Part I)* (1950), Londres, 2003. La perspective en est toutefois orientée par certains *a priori* philosophiques ; voir Pierre-François Moreau, « Une théorie de l'autobiographie : Georg Misch », *Revue de synthèse*, n° 3-4, 1996, p. 377-389.
2. Cicéron, *Ad Atticum*, XIII, 8. Sur Coelius Antipater, voir Martine Chassignet, *L'Annalistique romaine*, t. II, *L'Annalistique moyenne*, Les Belles Lettres, 1999.
3. Cicéron, *Ad Familiares*, V, 12, 4.

rions des « mémoires »⁴ ; de même, la mention du nom du dictateur indique une dimension personnaliste. Il n'en demeure pas moins que les mots *res gestae* se réfèrent à la tradition de l'écriture historique, et non de l'(auto)biographie⁵.

La lecture conforte ce sentiment. Les *Commentaires*, même s'ils sont dépourvus de préface, contiennent des passages qui appartiennent à la tradition de la « grande » histoire : descriptions détaillées de batailles (ainsi dans le livre VII du *Bellum Gallicum*), discours, excursus ethnographiques... Autres traits qui les éloignent de l'(auto)biographie : l'évocation d'événements auxquels n'a pas participé César (leur proportion atteint 86 % dans le livre II du *Bellum Civile*, elle est également élevée dans le livre III du *Bellum Gallicum*) et le fait que ce n'est pas la vie entière de ce dernier qui est considérée, mais seulement – comme dans les monographies – des épisodes limités. En outre, César fait correspondre ses divisions en livres avec

Ci-dessus et page suivante : Denier émis sous le consulat de Jules César en 44 avant JC dans l'atelier de Rome.
(Ira & Larry Goldberg, vente aux enchères 46, le 26 mai 2008.)

des années de campagne⁶, ce qui n'est pas sans rappeler la tradition annalistique, confortée par l'annualité consulaire, qui consistait à évoquer le passé année par année. En tout cas, ses

Commentaires ne ressemblent en rien aux écrits antiques les plus représentatifs de la biographie, ceux de Cornelius Nepos (sommaires et centrés autour du héros), de Plutarque (à visée moralisatrice) ou de Suétone (construits « par rubriques »)⁷.

Il faut donc accepter que les écrits césariens aient été conçus de manière à paraître consacrés non à un individu, mais à des événements qui sont tenus pour majeurs dans l'histoire de Rome. Dans la relation de ceux-ci, César lui-même ne serait amené à apparaître que dans la mesure où il en a été un acteur. Cet acteur n'est pas désigné autrement que tous les autres, à savoir par la troisième personne. Ce mode d'autoréférence est souvent ce que l'on retient – le lecteur d'*Astérix* se rappelle comment René Goscinny ironise à cet égard⁸ – et Philippe Lejeune,

4. Paul Marius Martin, *La Guerre des Gaules. La Guerre civile. César. César l'actuel*, Ellipses, 2000, p. 18-20.

5. Il en va de même pour d'autres titres donnés par certains manuscrits : *ephemeris rerum gestarum* ou *libri [...] de narratione temporum*.

6. Une exception semble constituée par les livres I^{er} et II du *Bellum Civile*, qui portent sur la seule année 49, mais cette division, bien qu'ancienne, est postérieure à César lui-même ; Maurice Chénier, « L'architecture du *Bellum Civile* de César », *Pallas*, n° 21, 1974, p. 13-31.

7. L'*Agricola* de Tacite doit sans doute être tenu pour un cas particulier : voir Olivier Devillers, « Le projet de Tacite en écrivant l'*Agricola* », in Marie Ledentu (éd.), *Parole, media, pouvoir dans l'Occident romain. Hommages offerts au professeur Guy Achard*, Université Lyon-III, 2007, p. 211-230.

par exemple, traduit sans doute une opinion couramment partagée lorsqu'il y voit le signe d'« un immense orgueil ⁹ ». Le trait pourrait néanmoins découler d'une posture opposée: César se serait ainsi ostentatoirement ravalé au rang de simple acteur d'événements qui retiennent, eux, toute l'attention. Les *Commentaires* ne seraient pas à cet égard – du moins dans leur intention affichée – des (auto)biographies, mais des histoires dont l'auteur est subsidiairement amené à mentionner, voire à commenter, son propre rôle. Le faire à la troisième personne revient à ne pas se dissocier littérairement des autres acteurs. Bref, il compose une histoire non de lui-même, mais plutôt « autour de » lui-même; il se fond dans la trame de cette histoire plutôt qu'il ne confond celle-ci avec sa propre geste.

Il n'y en a pas moins là une grande ambiguïté. Car ce choix du *unus inter pares* n'empêche pas, dans les faits, une valorisation tous azimuts de César. Il est évident pour tout lecteur que ce dernier est le personnage majeur, celui dont le nom, tel un slogan, revient le plus régulièrement dans le récit (à 775 reprises, plus d'une fois sur deux en position

de sujet!). Cette mise en avant est même parfois abusive, dans la mesure où, à l'occasion, il n'hésite pas à s'attribuer les mérites de ses lieutenants ou de ses ingénieurs. Apparaître de la sorte en héros – et, qui plus est, en héros positif – de campagnes militaires suffisamment significatives pour que leur soient réservées des monographies ne peut qu'être porté à sa gloire. Ou, si l'on veut traduire par une distinction typographique les deux statuts du dictateur dans ses écrits, l'auteur/narrateur

« César » honore indéniablement le personnage/figure historique *César* en le plaçant au cœur de sa narration ¹⁰. Parallèlement, en renonçant au « je », il estompe la confusion entre auteur et acteur et se met en position à la fois de livrer sur ses propres actions un regard qui puisse être reçu comme extérieur et de déployer les ressources d'une technique d'écriture persuasive, empreinte de rhétorique. Cette écriture elle-même – et l'on en revient à la notion de genre – est davantage propre à l'histoire (*opus oratorium*, comme l'écrit Cicéron ¹¹) qu'à la biographie, dont les racines sont à chercher dans l'érudition ¹².

8. *Le Domaine des dieux*, p. 5, vignettes 3 et 4; voir Benoît Jeanjean, « Les allusions et citations latines dans *Les Aventures d'Astérix le Gaulois* », *Anabases*, n° 9, 2009, p. 296-302, spéc. p. 297-298.

9. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique* (1975), Le Seuil (Points Essais), 1996, p. 16.

10. Sur cette distinction entre « César » et *César*, voir l'article stimulant de John Henderson, « XPDNC/Writing Caesar (*Bellum civile*) », *Classical Antiquity*, vol. 15, n° 2, 1996, p. 261-288.

11. Cicéron, *De Legibus*, I, 2. Sur l'histoire et la rhétorique, voir A. J. Woodman, *Rhetoric in Classical Historiography. Four Studies*, Londres/Sydney, Croom Helm, 1988.

12. Ainsi, à propos de Suétone, voir Andrew Wallace-Hadrill, *Suetonius. The Scholar and his Caesars*, Londres, Duckworth, 1983.

Cette technique a été tout particulièrement étudiée par Michel Rambaud dans un ouvrage, qu'il n'est pas illégitime de qualifier de fondateur, paru en 1952 et intitulé *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*. La constitution du dossier documentaire dont disposait César retient d'abord Michel Rambaud. C'est dans un deuxième temps qu'il aborde, sur la base d'exemples, les techniques de la démonstration et de la persuasion : disjonction des faits et diversion, récit justificatif, narration préexplicative, compensation, exagération, atténuation... Il passe ensuite en revue les thèmes de la propagande césarienne, principalement l'autoreprésentation en chef militaire et en leader politique. La déformation qui en résulte de différents personnages (Vercingétorix, Pompée...) ou groupes de personnages (Héduens, Marseillais...) le retient enfin.

Un acquis de cette étude est, paradoxalement, l'exactitude matérielle globale du récit césarien. La « déformation » est d'autant plus efficace qu'elle se greffe sur une trame véridique, ce que rend en outre nécessaire, dans le cas de César, l'existence d'un nombre élevé de témoins qui auraient beau jeu de le contredire s'il forgeait une invention trop manifeste. Dans ce sens, la déformation se loge de préférence non dans l'énoncé des données factuelles (les cas d'exagérations du nombre d'adversaires ou de prisonniers existent bien sûr, mais ils ne sont pas les plus fréquents et ressortissent à une pratique rhétorique familière au lecteur), mais plus précisément dans l'explication qui est

donnée aux faits, conformément à un souci de la causalité historique qui ne retient en principe pas les biographes, lesquels inclinent à se cantonner à des panégyriques (*laudationes*) ou, au contraire, à des pamphlets (*uituperationes*).

En somme, pour rassembler et « mettre en musique » ses *Commentaires*, César s'extirpe ainsi d'un discours ouvertement partisan et défend sa réputation sur le terrain même, celui de l'histoire, sur lequel ses ennemis risquent de le confondre avec le plus de crédibilité. Cette manière de procéder semble plus conforme à sa *dignitas* que le recours à des attaques personnelles. Nous savons qu'il y eut toute une littérature relative à un adversaire du dictateur, Caton d'Utique, composée d'écrits qui soit louaient ce personnage (Cicéron, Brutus, M. Fabius Gallus), soit le critiquaient (Hirtius, César lui-même auteur d'un *Anticato*). César aurait, pour ce qui regarde son propre passage à la postérité, voulu dépasser ce stade de la polémique personnelle et s'inscrire dans l'Histoire.

Pourtant, si l'historiographie constitue sans conteste un horizon d'attente de celui qui découvre les textes césariens, ces derniers restent étroitement associés au souci de préserver l'image d'un seul homme et d'en ménager la réputation. Cet « individualisme » sera présent y compris dans les passages les plus représentatifs de la monographie historique, c'est-à-dire ceux qui ont *a priori* le moins à voir avec l'(auto)biographie

entendue comme l'évocation d'un seul individu et de lui seul.

Les discours, notamment, sont fort nombreux dans les *Commentaires*, où ils apparaissent comme particulièrement soignés d'un point de vue stylistique. Dans les trente-trois premiers chapitres du livre I^{er} du *Bellum Civile*, par exemple, César ne reproduit pas moins de dix-neuf discours ou lettres, dont plusieurs reprennent les propos d'autres que lui. Conformément à leur utilisation dans l'historiographie antique, où ils abondent depuis Thucydide, de tels passages participent à la narration en éclairant des situations ou des caractères. À cet égard, certains, du fait qu'ils se trouvent en contradiction avec les données que procure le narrateur, paraissent illustrer la mauvaise foi des orateurs, surtout s'ils s'opposent à César, qu'il s'agisse d'Arioviste dans le *Bellum Gallicum* ou de Pompée et des Marseillais dans le *Bellum Civile*. On signalera également les discours contradictoires, qui, dans la tradition rhétorique des controverses, soutiennent successivement deux points de vue opposés. Généralement, celui des ennemis vient en premier, suivi de sa réfutation par César. C'est à cette dernière qu'est conféré le plus grand poids. D'ailleurs, dans de tels cas, nous ne pouvons dire que ce soient réellement deux points de vue qui soient opposés; César se sert des paroles qu'il prête à ses ennemis pour

conforter l'impression qu'ils soutiennent une position inacceptable. Le ventriloque César fait le plus souvent parler ses adversaires d'une manière inopportune, désagréable, orgueilleuse, propre à aliéner et non à rallier.

De même, les digressions et excursus ethnographiques, traditionnels depuis Hérodote, présents aussi dans le *Jugurtha* de Salluste, sont construits de façon à répondre aux besoins de César. Dans le *Bellum Gallicum*, on songe en particulier aux lignes consacrées à la description des Gaulois et des Germains, qui occupent plus de 40 % du livre VI¹³. Le conquérant semble à dire vrai le premier à avoir distingué nettement ces deux peuples et à avoir fait correspondre leur frontière – le Rhin – avec la limite de ses conquêtes. Parallèlement, à des Gaulois aisément « civilisables », il oppose des Germains farouches et irréductibles, réfractaires à toute civilisation: des hommes, en fait, dont la conquête se serait avérée sans aucun profit¹⁴. En conséquence, il gomme tous les traits qui, depuis l'incendie de Rome (un événement qu'il ne mentionne pas!), ont été constitutifs du « féroce Gaulois » dans l'imaginaire romain ainsi que dans la littérature latine¹⁵ et, par un procédé de transfert, les réserve à sa description des peuples de Germanie. Il n'est certes pas question de nier l'existence effective de deux peuples. Néanmoins, il est possible – et c'est

13. César, *Bellum Gallicum*, VI, 11-28.

14. Il agit de même avec les habitants de la Bretagne, traités plus souvent qu'à leur tour de *barbari*.

15. Christian Peyre, « Tite-Live et la férocité gauloise », *Revue des études latines*, n° 48, 1970, p. 277-296.

aussi dans ce sens qu'il invite à aller l'archéologie – que leurs mœurs n'aient pas, sur les rives gauche et droite du Rhin, différé aussi radicalement que le déclare le conquérant ¹⁶.

Toujours parmi les traits qui distinguent les *Commentaires* d'écrits (auto)biographiques, on évoquera les « disparitions de César » ¹⁷. Lorsqu'il relate des batailles dont l'issue n'est pas heureuse, ou des moments de « flottement » et d'incertitude lors d'engagements finalement victorieux, César fait en sorte que son nom – par ailleurs si fréquemment reproduit – disparaisse du récit et que les éventuelles erreurs soient imputées à ses soldats ou à ses lieutenants. Encore son intérêt intervient-il dans le sort qu'il réserve à ces derniers : il accable Titurius Sabinus après la défaite face aux Éburons et ne reconnaît guère les mérites de D. Brutus, deux fois vainqueur sur mer des Marseillais, mais il fait preuve de plus d'indulgence envers Curion, qui a perdu l'Afrique, même s'il ne cache pas sa légèreté. Il est vrai que la campagne de ce dernier aurait été décrite en vue d'une comparaison, tournant tout à l'avantage du dictateur, avec sa propre victoire à Thapsus, en 46, sur les troupes pompéiennes qui s'étaient regroupées en terre africaine. César peut aussi mettre en lumière un adversaire, tel Vercingétorix, afin de valoriser le mérite qu'il a eu à le vaincre. Quoi

qu'il en soit, le choix de l'« histoire » lui permet d'éclipser ainsi un protagoniste (lui-même) et d'en mettre d'autres en lumière ; l'exposé (auto)biographique le contraindrait à toujours suivre les actions du personnage principal. Ou encore, dans le *Bellum Gallicum*, le recours à une première personne du pluriel, « les nôtres » (*nostrī*), pour désigner les soldats romains contribue à l'escamotage de la première personne du singulier. Alors que la biographie singularise son héros, César s'inclut dans un lien de solidarité qui englobe l'armée et, à travers elle, la patrie romaine : une telle posture implique en soi la réfutation de l'accusation d'individualisme arriviste, voire d'hostilité à l'État, qui a pu être, parfois officiellement, formulée contre lui.

Il en va de même des omissions. Le procédé est habituellement difficile à établir avec certitude, car il reste délicat d'affirmer qu'un auteur a connaissance de ce dont il ne parle pas. Dans le cas de César, pourtant, l'existence d'autres sources permet d'être informé de sa présence lors d'événements qu'il tait. Le franchissement du Rubicon en est l'exemple emblématique. Cet épisode, qui fait partie de l'imagerie césarienne, mais qui est aussi symptomatique de l'illégalité dans laquelle il se met au moment de la guerre civile, n'apparaît pas dans ses *Commentaires* ; le poète Lucain, dans la

16. Pour une présentation générale, on consultera Rolf Hachmann, « Germains, Celtes et Belges dans la France du Nord et en Belgique à l'époque de Jules César », *Revue archéologique*, 1975, p. 166-176. Voir aussi Jean Loicq, « D'où César tenait-il sa doctrine du Rhin, frontière gallo-germanique », *Revue des études latines*, n° 85, 2007, p. 66-80. Sur ces questions, voir encore Stephan Fichtl, *Les Gaulois du nord de la Gaule*, Errance, 1994.

17. Michel Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César* (1952), Les Belles Lettres, 1966, p. 208-214.

Pharsale, épopée peu favorable au dictateur, ne se prive pas d'amplifier l'épisode (à travers notamment une prosopopée de la Patrie au général)¹⁸. De même, lors du siège de Marseille, César passe sous silence des opérations militaires, à la vérité infructueuses, qui l'ont retenu devant la ville ; soucieux de se représenter en homme de paix, il ne retient que les négociations qu'il a conduites – sans succès, il le déplore – avec les assiégés. Ou encore, dans le *Bellum Gallicum*, désireux de se mettre en avant comme conquérant, il reste d'une étonnante discrétion sur son implication dans les affaires intérieures de la cité, notamment sur le traité de Lucques par lequel, en 56, furent renouvelés les accords du Triumvirat.

Il serait en somme bien difficile de nier – mais qui s'y risquerait ? – que les *Commentaires* véhiculent un portrait biaisé de César, un « mythe » historique, fabriqué par le dictateur avec sans doute l'aide de quelques collaborateurs lettrés, attachés pour ce faire à son état-major. Dans le *Bellum Gallicum*, le ton est davantage au panégyrique – il s'agit de faire valoir César comme *imperator* et général victorieux auprès de ses concitoyens –, dans le *Bellum Ciuile*, il est davantage à l'apologie. Quoi qu'il en soit, le *César* des *Commentaires* est une construction tendancieuse et aprioristique de « César » leur auteur, qui systématiquement présente les guerres qu'il mène comme justes, maquille les revers et

les contretemps... Cette construction est menée à travers une forme historique qui, paradoxalement, offre plus de ressources à la subjectivité de l'auteur que ne l'aurait fait l'(auto)biographie. Cette dernière, centrée sur les trajectoires individuelles, néglige les contextes et les circonstances générales. Or c'est aussi en fonction de ceux-ci que se bâtit le propos tendancieux de César.

Ainsi, plus sûrement autocélébrations qu'auto-biographies, ses *Commentaires* se rattachent formellement à l'historiographie, plus précisément à la monographie historique, tout en restant inspirés, et même façonnés, par une forme d'individualisme.

En somme, toutes ces observations inviteraient, dans le cas des *Commentaires*, à dépasser les questions de typologie littéraire et à s'interroger sur l'esprit qui préside à leur conception. À cet égard, même si la notion de « page de couverture », indiquant le nom de l'auteur, ne s'applique guère à l'Antiquité (un manuscrit porte même le nom de Suétone comme auteur du *Bellum Ciuile*), il demeure que César est très tôt reconnu comme l'auteur des *Commentaires* : nous en avons l'attestation dès la préface du livre VIII du *De Bello Gallico*, que Hirtius a composé précisément pour relier les deux *Commentaires* césariens dont l'un s'achève avec l'année 52 et l'autre commence au 1^{er} janvier 49¹⁹. Dès lors, quand bien même les écrits de César se distinguent

18. Lucain, *Pharsale*, I, 183-203.

19. Outre les *Commentaires* rédigés par César et le livre VIII du *Bellum Gallicum*, le « corpus césarien » compte trois ouvrages : *Bellum Alexandrinum*, *Bellum Africum* et *Bellum Hispaniense*.

formellement de l'(auto)biographie, la notion de pacte autobiographique s'y applique.

Or, à la lumière des remarques faites ci-dessus sur la présentation de César en filigrane même des passages où il n'est pas décrit (ethnographies...), à la lumière aussi de sa stature pour les Romains, nous pouvons penser que, aux yeux des lecteurs, l'identité entre auteur et acteur était, dans son cas, éminemment pertinente et décryptable en termes politiques. C'est conséquemment en fonction de ces mêmes termes qu'il faut apprécier la singularité littéraire de ses œuvres. Sans doute « César » façonne-t-il *César*, construction signifiante dans une perspective de propagande politique, mais encore faut-il que ses écrits eux-mêmes, en tant que productions littéraires, rendent l'image d'un auteur « César » qui soit cohérente avec cette figure politique hautement élaborée qu'est son *César*.

Cela va de soi pour les aspects thématiques : les thèmes de propagande des *Commentaires* rejoignent ceux de la propagande césarienne telle qu'on la connaît par ailleurs. Au demeurant, cette propagande elle-même n'est pas déconnectée des valeurs de la cité, et ce d'autant plus que, en tout cas en Gaule, César conduit une guerre qui lui a été confiée par l'État à travers le Sénat de Rome. Le dictateur s'inscrit alors dans une tradition de personnalisme historique qu'illustre le poids, dans toute l'historiographie romaine, de la notion

de *virtus*. Cette dernière n'est que la qualité propre à chaque individu, à chaque *uir* ou homme. Ainsi, si l'aristocrate romain se doit à la morale, la morale romaine elle-même – identifiée avec le célèbre *mos maiorum* – doit beaucoup à l'exemple des hommes d'exception : Cincinnatus, Camille, Scipion... et, à leur suite, César, du moins tel qu'il se dépeint lui-même.

Mais nous irons plus loin : ce serait le projet historiographique même de César, dans sa singularité, et au-delà de sa seule portée informative, qui représenterait le dictateur et ses options politiques. Un tel cas de figure ne serait pas unique : la *brevitas* de Salluste s'accorde avec la *celeritas* qu'il prête à Marius, le champion du peuple ; le mode d'exposé annalistique qu'adopte Tacite traduit son souci de s'inscrire dans une tradition républicaine (peut-être même pour montrer l'inadéquation de cette tradition au nouveau régime)²⁰. Pour ce qui est de César, le style, tout en clarté, ainsi que le déploiement d'un art persuasif reconnu par la majorité des chercheurs indiquent le double souci d'établir une *dignitas* et de suggérer une efficacité qui devaient aussi être celles du politicien à la curie, du général sur le champ de bataille ; c'est ce à quoi songeait Quintilien quand il écrivait que César « s'était exprimé dans le même état d'esprit que quand il menait ses campagnes²¹ ». Le contrôle exercé par César sur sa matière historique serait

20. Judith Ginsburg, *Tradition and Theme in the Annals of Tacitus*, Salem, 1984.

21. Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1, 114 : *eodem animo dixisse quo bellavit*.

en somme le signe, voire la garantie, du contrôle qu'il exerce sur la destinée de l'État ²². D'ailleurs, la persuasion est une forme de maîtrise à laquelle César, orateur reconnu, est rompu. La conviction que le verbe peut faire l'objet d'un contrôle aurait été en outre au cœur d'un de ses ouvrages perdus, composé durant la campagne en Gaule, un *De Analogia* en deux livres dédié à Cicéron ; il y défendait une conception de la langue comme construction consciente et rationnelle ²³. L'interprétation aprioristique des événements à laquelle il se livre s'inscrit dans la lignée de sa pratique d'orateur devant les tribunaux et au forum – on a conservé les titres de quatorze de ses discours. Même, elle le conforterait dans ce statut d'orateur. Au-delà, en filigrane de cette maîtrise sur le mot qu'il atteint par le style se profilerait sa maîtrise sur le monde qu'avaient rendue possible ses guerres. Ainsi se réaliserait le « mot-monde » (*wor[l]d*), le verbe dispensateur d'empire. Il ne faut pas oublier que la guerre civile, en particulier, fut aussi une guerre des mots, une « guerre des stiles ²⁴ ». Les *Commentaires* ne pouvaient-ils pas, dans l'esprit de leur auteur, en constituer une passe d'armes ?

Plus encore, les *Commentaires*, tels que nous les avons présentés, constitueraient la métaphore d'un projet politique. L'homme qui fait l'Histoire de son peuple ne peut qu'écrire une histoire de ce peuple,

et non formellement de soi-même. Il ne peut néanmoins y réussir qu'en assumant la prééminence de sa propre position. En ce sens, le *Commentarius* le plus récent, sur la guerre civile, devait (et cela aurait sans doute été plus frappant s'il avait été achevé) mettre en exergue son charisme politique ²⁵. Le fait de se représenter comme un personnage à la fois parmi les autres et en avant des autres, cette transformation du *unus inter pares*, que sous-tend le choix de la troisième personne, en *primus inter pares*, que soutiennent la narration aprioristique et la dynamique interne des œuvres (spécialement du *Bellum Ciuile*), correspond au principe même de ce que sera le régime instauré par Auguste.

Sous ce régime, la sauvegarde de l'État vient à dépendre d'un seul homme et finit par s'identifier avec lui. N'y a-t-il pas là convergence avec la singularité littéraire des *Commentaires* : une histoire collective, certes, mais qui doit tout à un seul homme, à la fois son auteur/narrateur et son acteur principal ? Certaines lignes des *Commentaires* font du reste sans ambiguïté écho à cette identification entre César et le peuple romain : « en vue de ramener à la liberté lui-même et le peuple romain, qu'oppressait l'action de quelques-uns ²⁶ ». L'œuvre devient alors le symbole de la patrie romaine au sortir de la guerre contre les Pompéiens, dans laquelle tous les leviers

22. Voir Olivier Devillers, « *Bellum Ciuile* de César », dans *Silves latines* 2006, Atlande, 2006, p. 17-88, spéc. p. 22-23, 65-66.

23. Paul Marius Martin, *op. cit.*, p. 8-9.

24. Le *stilus* était à Rome le poinçon pour écrire.

25. Paul Marius Martin, *op. cit.*, p. 107-108.

26. César, *Bellum Ciuile*, I, 22, 5 : *ut se et populum Romanum factione oppressum in libertatem uindicaret*.

de l'État sont aux mains de César. Cette situation, résultat d'une action politique et institutionnelle centralisatrice, trouve sa matérialisation littéraire dans le projet des *Commentaires*, entre biographie et histoire, entre homme providentiel et patrie en péril, entre Principat et République... Après la mort d'Auguste, instaurateur du nouveau régime et héritier de César, Tibère, le nouvel empereur, fit lire un inventaire, écrit de sa main, des ressources publiques (effectifs des armées, état des impôts...) ²⁷. Cela ne procède-t-il pas du même esprit que les écrits césariens? Cela ne traduit-il pas un même processus de mainmise d'un seul homme sur l'État?

Sous le Principat, précisément, les ouvrages historiques, même les plus traditionalistes, comme les *Annales* de Tacite (qui ne manque jamais de

signaler le début d'une nouvelle année en citant le nom des consuls, à la manière des écrivains de la République), ne parviennent pas à échapper à cette emprise d'un homme, l'empereur, sur la société. Quel que soit le sujet traité, qu'il s'agisse de longs débats au Sénat ou d'opérations menées par quelque général aux confins de l'empire, toujours l'ombre du prince domine en arrière-plan. Dans ce sens, la dimension biographique des *Annales* tacitéennes n'a pas manqué d'être signalée, et on a vu dans ce que Tacite voulait être une évocation de la *res publica* une succession de biographies d'empereurs (ce qui est particulièrement vrai pour Tibère et Néron). Dans ce cas aussi, le caractère hybride de l'œuvre a été souligné. C'est là, on le reconnaît unanimement, le résultat des transformations politiques. César le préfigure.

27. Tacite, *Annales*, I, 11, 4.